

temptation to think of them as the manipulators of society was never absent from the discourse throughout the century.

Harvey MITCHELL
University of British Columbia

* * *

PETER GAY — *The Bourgeois Experience. Victoria to Freud. Vol. I. Education of the Senses*, New York, Oxford University Press, 1984, 534 p.

L'histoire des mentalités est, de tous les types d'histoire, le plus difficile à cerner; la bourgeoisie, d'autre part, forme un groupe social dont la spécificité s'avère tout aussi évasive. Peter Gay s'engage à relever ce double défi dans un ouvrage monumental qui comportera au moins cinq volumes analysant l'expérience bourgeoise. Malgré ce que laisse entendre le titre, il ne s'agit pas seulement, ici, de l'expérience vécue, mais aussi des pratiques discursives qui ont inspiré ou limité cette expérience. Dans une approche qu'il qualifie de symphonique, Gay traite successivement de l'amour, de l'agression et des conflits.

Dans une introduction générale qui demeurera un classique du genre, l'auteur tente d'identifier les caractéristiques de son sujet. Retenons que, en donnant de la bourgeoisie une définition qu'il dit lui-même évasive et élastique, il y inclut tous ceux qui jouissent d'une certaine mesure d'indépendance économique et d'honorabilité sociale, c'est-à-dire une minorité de 10 % à 15 % de la population urbaine des États-Unis, de Grande-Bretagne, de France et d'Allemagne. Ce groupe social présente donc d'énormes inégalités économiques et une vaste pluralité d'expériences, mais partage, selon l'auteur, une pensée commune sur l'amour et l'agression. La culture bourgeoise, en l'occurrence l'éducation des sens et donc en grande partie de la sexualité évolue, de 1820 à 1914, suivant deux grandes périodes, séparées par une large bande de changements culturels (p. 3) de 1850 à 1890. Dans l'ensemble cependant, Gay privilégie la fin du XIX^e siècle. Il s'attarde aussi davantage sur les exemples anglais et américains.

Même si l'auteur se défend de pratiquer la psychohistoire, c'est à Freud qu'il emprunte la grille d'analyse ainsi que la méthodologie et la problématique psychanalytique servant à arracher au passé ses significations abstruses (p. 8). Pour résoudre le problème du lien entre l'individuel et le collectif qui se pose aux historiens des mentalités, Gay utilise la psychanalyse qui fait le pont entre l'expérience individuelle et collective. Les vignettes présentes au début de chaque chapitre sont en effet empruntées à la méthode de cas exploitée par Freud. Se basant aussi sur Freud, Peter Gay redonne sa place au plaisir sexuel dans l'expérience bourgeoise. La thèse qui marque en filigrane tout ce premier volume est la réfutation de la réputation d'austérité sexuelle, de négation du plaisir des sens que se sont mérités les Victoriens et surtout les Victoriennes. Au delà des lieux communs sur le puritanisme du XIX^e siècle, Gay fait ressortir à partir d'écrits intimes l'attitude positive devant la sensualité que partageaient les couples hétérosexuels, plus particulièrement les femmes, que plusieurs ont souvent cru ignorantes et frustrées des jouissances sexuelles.

Alors que les dispensateurs de conseils et d'interdits nous ont légué une littérature prescriptive prodigieuse, les comportements intimes réels de la bourgeoisie se laissent moins facilement saisir. Au siècle dernier, la vie privée reçoit ses lettres de noblesse, le foyer devient le refuge d'un monde agité, et la vie domestique prend une importance et une qualité nouvelles. Privée par définition, cette vie nous échapperait totalement n'eût été l'habitude bien victorienne de tenir un journal intime et d'accorder une large place à la correspondance. Peter Gay a eu la chance et la patience de retracer nombre de ces témoignages personnels qui nous font pénétrer dans l'intimité même des alcôves.

Le journal de Mabel Todd Loomis, dont Gay s'est abondamment servi, demeure sûrement le plus éloquent témoignage d'une vie sexuelle active et joyeuse : épouse d'un astronome de Nouvelle-Angleterre et, pendant quinze ans, de connivence avec son mari, maîtresse d'un intellectuel de la même ville, elle nous a légué avec une grande candeur ses commentaires sur ses aventures érotiques. Si elle était honnête, elle n'était cependant pas typique dans ses comportements : l'était-elle dans son appréciation de la jouissance ? L'auteur a la sagesse de citer, en contre poids, des extraits de journaux intimes qui contredisent cette sensualité. Il nous présente, par exemple, l'auteure suédoise Victoria Benedictsson qui ne put jamais surmonter sa répugnance des rapports sexuels.

La bourgeoisie peinte par Peter Gay est pluraliste, ambivalente et inquiète. Pluraliste, car elle adoptait toute une gamme d'attitudes envers la sexualité ; ambivalente dans ses prescriptions sur l'éducation des filles ou sur les dangers des plaisirs solitaires ; et avant tout pénétrée d'une inquiétude qui fournit la clef de tous ses discours et de ses comportements. Car comment expliquer la vogue des apôtres de la répression, des William Acton et des Anthony Comstock, sinon par la peur que provoque un monde incertain : crainte du changement — Freud n'a-t-il pas écrit que l'« homme » était essentiellement conservateur ? —, crainte des situations nouvelles pleines de conséquences pour la vie intime du bourgeois, insécurité sexuelle, phobie de l'impuissance et de l'émasculat.

Cette anxiété, manifeste même dans des sphères assez éloignées de la sexualité, fut lourde de conséquences pour les bourgeoises d'un monde dominé par le pouvoir masculin. Ainsi, dans un chapitre consacré à l'éducation des femmes, Gay conclut que la réaction négative des hommes à l'accession des femmes à l'enseignement supérieur révélait leurs plus primitives inquiétudes : peur des femmes et peur du changement. De même, l'opposition aux pratiques contraceptives fut celle de bourgeois désarmés devant leur perte de contrôle d'un monde désaxé. L'insécurité psychologique se conjugua à l'insécurité matérielle. Même si la bourgeoisie, ou plutôt les bourgeois, profitaient des retombées économiques de ce monde en fluctuations, le statut social et la sécurité matérielle demeuraient incertains. Dans son introduction, Gay détruit bien le mythe de la bourgeoisie triomphante.

La bourgeoisie se défendait en érigeant l'ignorance en vertu, en substituant la façade à la réalité. On feignait l'ignorance pour répondre aux conventions sociales, car les accouplements d'animaux, les bruits révélateurs échappés des portes closes, les oeuvres d'art goûtées par la bourgeoisie témoignaient d'une science certaine des fonctions physiologiques. Gay attaque cependant de front la réputation d'hypocrisie que se sont mérités les bourgeois pour qui les apparences étaient si importantes, qui évitaient toute éducation sexuelle, recouvraient, disait-on, les pattes de leur piano, et, d'autre part, fréquentaient les bordels, entretenaient une maîtresse et consommaient une certaine littérature pornographique. Les efforts de Gay pour réhabiliter cette bourgeoisie tant calomniée ne se manifestent jamais autant que dans sa sympathie pour ces Victoriens et Victoriennes accusés d'hypocrisie.

Certes, toute réalité n'était pas bonne à connaître et à voir. Lorsqu'elle se faisait indiscreète dans les musées et les salons où l'on retrouvait des oeuvres d'art explicites, on recourait à ce que Gay nomme la doctrine de la distance, c'est-à-dire l'éloignement créé par les représentations mythologiques ou bibliques pour faire accepter la nudité et la sensualité non équivoques des sujets. Gay puise dans la production artistique, des romantiques aux pré-raphaélites, d'Ingres à Much, reproductions à l'appui, pour montrer la diffusion d'oeuvres suggestives et sensuelles mais admissibles parce que portant sur Abel, Achille et Salomé. Gay remarque, d'une part, que, de Flaubert à Marx, l'hypocrisie n'a jamais été tant décriée qu'au siècle dernier, mais il conclut, d'autre part, avec Freud, que cette « hypocrisie » était un trait essentiel de la civilisation. Et la bourgeoisie du XIX^e siècle n'était-elle pas essentiellement civilisée ?

Cette civilisation, cette culture bourgeoise du XIX^e siècle n'étaient donc pas si différentes des nôtres et la différence se situe au niveau de l'expression, de la réserve, et non de la capacité de jouissance. À la suite de Carroll Smith-Rosenberg, Martha Vicinus et Carl Degler, Peter Gay n'avance pas une thèse nouvelle sur la sensualité victorienne. Il convient cependant de ne pas oublier que, si le courant de pensée majoritaire était surtout répressif, un courant significatif, mais toutefois minoritaire, échappait à ce discours contraignant. Résolu à démontrer que ces sujets si longtemps ca-

l'omniés acceptaient les plaisirs sexuels, Gay avance des interprétations qui peuvent parfois manquer de subtilité. Selon lui, la contraception signifiait plus grande jouissance. Pourtant, certaines féministes de l'époque émirent des réserves sur l'usage des contraceptifs, auxquels elles préféraient l'abstinence, puisqu'ils rendaient les femmes disponibles en tout temps, sans risques de grossesse, et les privaient ainsi d'excuses pour refuser leur mari.

De plus, cette acceptation ou ce refus de la *libido* ne connaissaient pas de frontières. Rien dans cette fresque magistrale n'indique que la bourgeoisie française, allemande, américaine ou anglaise ait éprouvé de l'éducation des sens une expérience particulière. Rien non plus ne laisse croire que la religion ait pu jouer un rôle déterminant. De l'industriel Krupp ou du politicien Gladstone à la cuisinière Isabella Beeton, rien n'indique que la distance sociale qui les séparait ait pu influencer l'expérience sensuelle. La plupart des exemples sont cependant tirés de l'élite cultivée de cette bourgeoisie plutôt que de la majorité que son revenu et sa situation plaçaient à la base de la pyramide bourgeoise.

Si la bourgeoisie représentée n'a pas de spécificité nationale de même, au sein de cette bourgeoisie, tout se passe entre partenaires bourgeois supposément égaux. Pourtant, les mésalliances, les rapports inter classes existaient et leur étude ferait probablement apparaître des différences qui aideraient à répondre à une question que Gay ne pose pas : en quoi l'expérience bourgeoise diffère-t-elle de celle des autres classes sociales? Et aussi, la bourgeoisie innovait-elle ou était-elle débitrice des autres classes sociales?

Freud permet d'arriver à un dénominateur commun bourgeois, et c'est la psychanalyse freudienne qui informe cette étude. Mais de Freud, Gay emprunte aussi parfois l'arrogance explicative : un crayon acquiert aussitôt une analogie phallique; Victoria Benedictsson, décrite comme très masculine, se sent privée de quelque chose et, sans hésitation, Gay identifie l'attribue dont il s'agit. Le simplisme de ces interprétations ne manque pas d'agacer.

La vie sexuelle dont il est question est toujours hétérosexuelle et surtout entre couples mariés. Sauf pour la masturbation, abordée dans le chapitre sur la répression, aucune autre forme de sexualité n'entre en ligne de compte. L'auteur nous promet de traiter des liaisons lesbiennes et homosexuelles, ainsi que de tout ce qu'on qualifiait de péché ou de pervers (p. 6), dans son volume sur les « Tendres passions », perpétuant ainsi ces distinctions. Nous attendons les raisons qui motivent ce choix et la distinction entre « L'éducation des sens » et les « Tendres passions ».

Finalement, malgré sa générosité envers l'expérience féminine, Gay écrit encore au masculin et, lorsqu'il emploie le pronom « he », il veut bien dire l'homme et n'inclut pas nécessairement la femme.

Malgré ces quelques restrictions, l'ouvrage de Peter Gay sera lu avec plaisir par les profanes et les spécialistes, et ces derniers lui seront de plus reconnaissants d'une excellente bibliographie annotée de quelque quarante-cinq pages.

Andrée LÉVESQUE
Université McGill

* * *

HENRY GROSSHANS — *Hitler and the Artists*, New York et Londres, Holmes & Meier, 1983, xiv, 145 p.

Plusieurs études sur l'art hitlérien sont apparues sur le marché au cours des dernières années. La plus connue parmi elles, signée Berthold Hinz, *Art in the Third Reich* (New York, Pantheon Books, 271 p.), est paru initialement en édition allemande (1974), puis américaine (1979). Cet ouvrage se